

## Un piano tombé du ciel

L'article s'étalait sur une page de l'édition du 25 mars 2014 d'Ouest Aven

*« Un piano à queue de marque Steinway a été retrouvé hier matin, au sommet de la falaise à Plogoff dans le Finistère. Posé là, sur la lande rase balayée par le vent, il demeure un véritable mystère pour les promeneurs... »*

– Eh ben, ils sont en avance, maugréa Clet en tournant la page du journal pour consulter les avis de décès. C'était sa marotte. « J'aime bien savoir qui est parti avant moi » avait-il l'habitude de dire.

– Tu parles tout seul maintenant ? Fine venait d'entrer dans la véranda où ils avaient coutume de prendre leurs repas pendant la mauvaise saison, recherchant la lumière et le moindre rayon de soleil. Justement aujourd'hui il avait envie de percer.

– Ils ne savent plus quoi inventer pour vendre leur feuille de chou.

– Comment ça ?

Et Clet lut à sa femme l'article relatant la découverte d'un piano, qui plus est à queue, en un lieu pour le moins inattendu.

– Mais c'est lourd un piano, et il n'y a pas de route pour aller au bord de la mer, objecta-t-elle.

– Je crois que c'est une blague. Ça ressemble à un canular de premier avril. Ils se sont trompés de jour, je te dis, assura Clet.

– Pourtant ils ont mis la photo.

– Qui te dit que ce n'est pas un montage ! À l'heure actuelle c'est facile de truquer une photo avec les ordinateurs.

Plus tard dans la matinée, Fine rentra du marché toute agitée et claironna en passant le seuil :

– Il paraît que c'est vrai !

– Qu'est-ce qui est vrai ?

– Le piano. C'est pas du tout une blague.

Sceptique, Clet décida qu'ils en auraient le cœur net et qu'au lieu de marcher à La Torche comme ils en avaient le projet, ils iraient arpenter les sentiers de Plogoff cet

après midi.

– On pourrait emmener Mélanie ( c’était leur petite fille ) elle n’a pas cours le mardi après midi.

Quand ils arrivèrent sur la falaise exposée à tous les vents, ils constatèrent ne pas être les seuls à avoir voulu vérifier l’information. Depuis le bas du sentier le piano leur apparut se détachant majestueusement sur le ciel qui déclinait un infinité de gris transpercés par instant par un rayon lumineux qui venait caresser l’ébène vernie en lieu et place des spots d’une salle de concert qu’il avait peut-être connue. Et cet éclat était comme une invitation.

Lorsqu’on s’en approchait, il paraissait petit face à l’immensité de l’océan et à l’espace sans bornes de la lande. L’élégance de ses lignes contrastait avec l’aspect brut de la falaise. La sensation de fragilité venait de sa position, de guingois, l’un de ses pieds s’enfonçait dans la lande, un autre reposait sur la roche, et pour le rééquilibrer, un gros galet était glissé sous le troisième. Une délicate attention.

– C’est un quart de queue.

– C’est malheureux quand même ! Pourquoi avoir fait ça ?

– Il fait bien ses 250 kilos, peut-être plus.

– C’est pas facile à transporter, il n’y a pas de prise, il faut être spécialiste.

– Ce ne peut être qu’un porteur, et encore pas tout seul, qui l’a déposé là.

– Il n’a pas eu de choc dirait-on...

– S’il reste là il va s’abîmer très vite, entre les embruns, la pluie, le vent et même le soleil...

Les réflexions allaient bon train au sein du groupe de promeneurs qui faisaient halte près de l’instrument. À l’écart sur le sentier, une dame observait la scène de loin.

– Tiens, elle est encore là cette dame ! Je l’ai déjà vue hier, dit l’un des promeneurs. Je parcours le sentier tous les jours, je ne l’ai jamais croisée auparavant.

– Ce matin aussi elle était là, ajouta un employé municipal mandaté pour étudier la meilleure façon possible de récupérer le piano afin de le mettre à l’abri.

Mélanie s’était approchée et elle en faisait le tour, admirant ses formes, le caressant d’une main légère. Ses doigts la démangeaient. Ses yeux brillaient. Chez elle, elle ne disposait que d’un clavier, et chez son professeur d’un piano droit. Elle souleva avec douceur le couvercle du clavier et enfonça quelques touches au hasard.

– Vous savez en jouer ? demanda une dame âgée.

– J’apprends, répondit Mélanie rougissant de timidité.

– Jouez-nous donc quelque chose. Tenez, j’ai toujours mon pliant au cas où je serais fatiguée.

Tandis que la jeune fille stabilisait son siège improvisé, Clet ouvrit et cala le couvercle, dévoilant les cordes qui luirent à la lumière. Un cercle se forma autour de l’adolescente qui entama « Molène ».

Dès les premières notes, la dame mystérieuse s’éloigna d’un pas vif, courant presque, comme chassée par la mélodie.

Le transport et le séjour au grand air avaient quelque peu désaccordé l’instrument, mais le morceau s’harmonisait si bien avec le lieu que les auditeurs en étaient comme envoûtés. Les notes cristallines s’égrenaient dans le vent et se mêlaient au grondement sourd des vagues assaillant la falaise en contre bas. Un instant de pure magie.

Peu à peu le cercle s’était étoffé; d’autres habitués des sentiers côtiers et deux ou trois journalistes de magazines qui ne manquèrent pas d’immortaliser l’instant, avaient rejoint le groupe.

– C’est ma petite fille qui joue, glissa fièrement Fine à l’un d’eux.

– Comment s’appelle-t-elle ?

– Mélanie.

La prestation de la jeune fille fut applaudie. Précautionneusement elle referma les couvercles. C’est alors qu’elle remarqua une petite plaque de métal incrustée dans le bois où étaient gravées deux lettres : FW. Des initiales ou une marque de fabrique pensa-t-elle. À nouveau elle caressa l’instrument, émue. Le groupe se dispersait, abandonnant le piano à son sort, chacun reprenait son chemin. Mélanie se retourna à plusieurs reprises, les yeux plein de regret.

Deux jours plus tard, en prenant leur petit déjeuner, Clet et Fine apprirent par le journal que le piano avait quitté non sans mal, l’à-pic où il était perché et que désormais il ne craignait plus les intempéries. À l’abri, il attendait d’être réclamé. Cependant le mystère restait entier.

La vie recouvrit son cours habituel et le piano sembla oublié.

Mercredi 30 avril

– Écoute ça Fine ! et à la page “Cap Sizun”, Clet lut :

« *La jeune fille prénommée Mélanie qui a joué un morceau le mardi 25 mars, sur le*

*piano abandonné sur la falaise, est priée de contacter la mairie de Plogoff de toute urgence. »*

Ils se regardèrent, ahuris et aussitôt inquiets.

– Mais pourquoi ? Qu'est-ce qu'on lui veut à Mélanie ? Elle n'a rien fait de mal, s'écria Fine.

– Elle ne l'a pas détraqué le piano, ça c'est sûr, ni abîmé, renchérit Clet.

– Alors qu'est-ce qu'on fait ?

– Rien ! On fait le mort.

– Tu crois ?

Ils épluchèrent scrupuleusement le journal les jours suivants; il ne fut question ni de leur petite fille, ni du piano. Leurs craintes commencèrent donc à s'estomper quand, le mercredi 6 mai :

*« Le voile se lève sur le mystérieux piano.*

*Le propriétaire du piano s'est manifesté le mois dernier nous a-t-on communiqué. Il s'agit d'un pianiste autrichien, Franz Wiessenbach. Concertiste réputé, il est en tournée mondiale depuis près de deux ans et actuellement en Australie où il pense séjourner plusieurs années, envisageant même de s'y installer. »*

Voilà pourquoi on recherchait Mélanie.

Clet et Fine sentirent leur inquiétude monter d'un cran. Les célébrités ça a des caprices, ça attaque en justice pour un oui pour un non. Et si leur petite fille à qui ils n'avaient pipé mot de l'entrefilet la mentionnant, ( chez elle on ne lisait pas le journal local ) allait avoir de gros ennuis; ils commençaient à se sentir coupables de l'avoir entraînée, de l'avoir invitée à partager leur promenade. Ce moment de tendre complicité sera-t-il noyé sous un flot de regrets ?

Clet se ressaisit le premier;

– Mais l'article ne dit toujours pas comment ce fameux piano est arrivé au bout du monde. S'il est venu d'Autriche, ça fait un sacré voyage ! remarqua-t-il.

Poursuivant sa lecture il fut intrigué par la photo d'une femme d'une cinquantaine d'années légendée comme suit : *Ute Schlinge a été conduite à l'hôpital par les pompiers.*

Il lut à haute voix : *« Début d'incendie dans la demeure d'un peintre.*

*Hier après midi un incendie s'est déclaré dans la maison de l'artiste peintre autrichienne Ute Schlinge, installée à Primelin depuis de nombreuses années. Le*

*départ de feu aurait été provoqué par des toiles jetées dans la cheminée. Alertés par des voisins, les pompiers ont pu maîtriser rapidement l'incendie. Intoxiquée par les fumées, l'artiste a été hospitalisée. »*

– Regarde donc la photo Fine ! Ça ne te dit rien ?

– Elle ressemble à la dame qui s'est enfuie quand Mélanie a joué. Tu crois que c'est elle ?

– Je crois bien; et elle est autrichienne aussi, je trouve ça bizarre.

– Tu penses qu'elle aurait quelque chose à voir avec le piano ?

Clet haussa les épaules en signe d'ignorance. La seule chose dont il était sûr c'est qu'il était rongé d'inquiétude depuis la parution de l'entrefilet du 30 avril. Il sentait comme une menace planer au dessus d'eux et tâchait de dissimuler son état à sa femme. Il ne voulait pas l'alarmer, mais il avait le net pressentiment que quelque chose allait arriver et cela le rendait fébrile.

Cela arriva le lendemain.

Dans les pages départementales de Ouest Aven, occupant un quart de page s'étalait une photo de Mélanie au piano, sur la falaise, suivie de ces quelques lignes :

*« La jeune Mélanie que l'on voit ci-dessus au piano le 25 mars dernier, photo du journaliste Romain Noirault, , parue dans le magazine "Musique pour Tous", est priée de contacter la mairie de Plogoff. Le maire remercie par avance quiconque lui permettra de retrouver cette jeune personne. »*

– Cette fois-ci c'est cuit !

Penchée par-dessus son épaule, Fine ajouta :

– Oui, on la reconnaît bien.

– Il y aura toujours quelqu'un de bien intentionné pour aller dire qui elle est !

Ils étaient aussi désemparés l'un que l'autre. Les coups durs avaient été bien plus nombreux que les bonnes fortunes au cours de leur vie, si bien qu'ils courbaient déjà le dos s'attendant à quelque catastrophe.

Les choses allèrent plus vite qu'ils ne l'avaient imaginé.

À dix heures le téléphone sonna. C'était Mélanie : « Mamie, demande à Papy de me garder le journal s'il te plaît, ma copine m'a dit qu'il y a une photo où je joue du piano sur la falaise, je veux la garder en souvenir, merci, bisou. »

À midi ce fut leur gendre qui appela : « Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? J'ai reçu un message me demandant de me présenter ce soir à la mairie de Plogoff

accompagné de Mélanie. Pouvez-vous m'expliquer ? » Il était furieux.

Cet après-midi-là il n'y eut pas de marche au bord de la mer. Ils restèrent confinés dans leur petite maison où régnait un silence pesant. Chacun occupait ses mains à des tâches coutumières. Fine tricotait, Clet réparait le moulinet de sa canne à pêche. Mais ces activités n'empêchaient pas des idées plus sombres les unes que les autres de se bousculer dans leur esprit. Ni l'un ni l'autre n'osait les formuler comme si les mots allaient leur faire prendre corps et devenir réalité.

Il était dix-neuf heures quand Mélanie entra précipitamment, riant et pleurant à la fois, en brandissant une lettre.

– Écoutez, écoutez ce qui m'arrive :

*Mademoiselle Mélanie,*

*Un ami m'a fait parvenir l'article paru dans "Musique pour Tous" qui relate votre concert improvisé dans ce merveilleux endroit que je connais bien. Le journaliste a remarqué la finesse de votre interprétation malgré les conditions peu favorables. J'ai donc décidé de vous offrir ce piano que j'avais laissé chez mon amie Ute chez qui à une époque je séjournais souvent. Elle a dû le trouver trop encombrant. Je serais heureux que vous acceptiez ce cadeau, et savoir que ce vieux piano continuera à vivre sous vos doigts me remplit de joie.*

*Franz Wiessenbach*

Eberlués, Clet et Fine regardaient leur petite fille virevolter en riant.

– Eh ben, on ne s'attendait pas à ça, dit-il tandis que sa femme essuyait une larme.